monastiques, dont l'une est étudiée par K. Zelzer, « Die Edition der *Regula Magistri* im *CSEL* und ihre Probleme », p. 279-296) ou celles pour lesquelles l'origine même de la tradition manuscrite est très troublée : la collection de sermons d'Augustin sur les Psaumes, dont une partie a été publiée à l'insu de l'auteur, sur la base de notes tachygraphiées, avant qu'une nouvelle dictée n'en mette en circulation une version autorisée, est un excellent exemple, développé par F. Gori (« L'edizione critica delle *Enarrationes in Psalmos* di Agostino e il metodo stemmatico », p. 179-200), des nombreux problèmes de contamination que pose ce type de tradition.

On voit, par cet aperçu trop bref, que, quoique présentées comme *lavori in corso*, les études rassemblées dans ce volume n'en fournissent pas moins aux éditeurs de textes patristiques de stimulantes pistes de réflexion et déjà, dans certains cas, des solutions pratiques.

Jérémy Delmulle.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Priapées. Texte établi, traduit et commenté par Louis Callebat ; étude métrique par Jean Soubiran (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2012, 315 pages.

L'ouvrage participe du mouvement actuel de regain d'intérêt que suscitent, depuis une vingtaine d'années, les *Carmina Priapea*, un recueil de quatre-vingts épigrammes, auxquelles sont joints en appendice cinq poèmes qui ont été intégrés par plusieurs manuscrits de la Renaissance et certains éditeurs, mais qui se révèlent être d'une autre veine. Toutes mettent en scène Priape, le dieu ithyphallique, en l'investissant du rôle original de locuteur principal, derrière lequel s'efface l'auteur. Ce recueil atypique est longtemps resté dans l'ombre, sans doute en raison de l'agressivité de son obscénité et de sa grossièreté, qui transgressent les règles de la bienséance, mais aussi des nombreuses difficultés liées à son édition et à son interprétation. Il trouve ici une place attendue dans la Collection des Universités de France grâce à Louis Callebat, que ses travaux antérieurs sur *Le* sermo cotidianus *dans les* Métamorphoses *d'Apulée* (1968) ou *Les langages du roman latin* (1998) prédisposaient à s'intéresser à la diversité des registres de langue et d'écriture représentés dans les *Priapées*. La relecture du volume a été confiée à Jean Soubiran, qui s'est également chargé de rédiger la précise et précieuse notice prosodique et métrique de l'Introduction (p. xlviii-lxiv), où est analysée la diversité de mètres qui constitue l'un des traits spécifiques des *Priapées*.

L'œuvre est de taille modeste : 568 vers, 34 pages de texte et, en dehors de deux pièces qui font figure d'exception, les *carmina* 51 (28 vers) et 68 (38 vers), les poèmes n'excèdent pas dix-huit vers, la plupart se situant même entre deux (poèmes « distiques ») et huit vers, dans la tradition de l'épigramme. À défaut d'être réellement choqué par le réalisme cru du lexique et des pratiques dénotées, en particulier quand s'y associe l'évocation de la déchéance physique, liée ou non à l'âge, le lecteur peut toutefois ressentir un effet de saturation à la mention récurrente de

tant de *mentulae* ou de leurs substituts lexicaux plus ou moins cryptés, et de tant de menaces de *pedicatio* ou d'*irrumatio* proférées par Priape. Mais la nature burlesque du dieu, « découronné » de ses fonctions primitives et représenté par une grossière et grotesque statue de bois ayant plus ou moins subi les outrages du temps, ôte à la menace et à celui qui la profère, une bonne partie de son réalisme cru et de sa puissance perlocutoire ! Une fois qu'on a dépassé ce premier niveau de représentation, essentiellement porté par le lexique, on se prend au jeu interprétatif d'une œuvre riche et diversifiée, qui révèle un réel travail d'élaboration littéraire et de variation stylistique (*uariatio* et *retractatio*), « une œuvre intellectuellement et artistiquement maîtrisée, porteuse d'un authentique projet d'auteur, sinon une grande œuvre, du moins une œuvre de grand talent » (L. Callebat, Introduction, p. xlviii).

En dépit d'une tradition éditoriale dans laquelle s'inscrivent des noms comme ceux de Joseph Juste Scaliger, à qui l'on doit la première édition commentée (1572), et de Kaspar Schoppe (1606), plus tard de philologues tels que Bücheler (1862), Heraeus (1922), Baehrens (1879), Vollmer (1913), et, plus récemment, Buchheit (1962) et Clairmont (1983), entre autres, l'établissement du texte et l'histoire de sa transmission sont toujours sources de difficultés. Le texte est attesté tardivement : un siècle sépare sa première apparition, manuscrite, la version autographe de Boccace, datée de peu après 1340 (le manuscrit *A*), de la première version imprimée, qui figure dans l'édition *princeps* de Virgile publiée à Rome en 1469 par Gianandrea Bussi, et constituée de quarante et un poèmes (voir Introduction, p. lxvi et lxxxv). La multiplication conjointe, au xv^e^ siècle, des copies manuscrites et des versions imprimées a contribué à altérer le texte, qui présente, dans son ordonnance générale comme dans le détail des vers, des variations importantes. À la différence des précédents éditeurs, qui n'avaient retenu que cinq des quatre-vingts manuscrits répertoriés, L. Callebat s'est fondé sur une sélection de quatorze manuscrits des xiv^e^ et xv^e^ siècles, entre lesquels il n'est pas possible d'établir de filiations directes, et par conséquent de stemma. On ne peut que constater une parenté entre les manuscrits *A* et *N*, établie à partir d'un corpus étalon de quatre-vingt-quatre leçons (voir p. lxxv et note 229), et constater « deux grandes lignes divergentes » entre *A N G V L* et les neuf autres manuscrits (p. lxxxv). L'apparat, mais surtout les notes critiques du commentaire, riches et détaillées, rendent compte de l'importance des variantes que présentent les manuscrits, des différences d'interprétation auxquelles elles ont donné lieu, et des critères sur lesquels se sont fondés les choix éditoriaux de L. Callebat (voir, entre autres, les notes de commentaire 2,5 ; 4,2 ; 14,9 ; 15,4 et 5 ; 16,7 ; 19,5 ; 32,7 ; 37,12 ; 63,18 ; 72,1).

Les *Priapées* ont été pour la première fois (voir p. lxxxvii) traduites en français par A. t'Sertevens en 1929 (1985[2], l'ouvrage ne figure pas dans la bibliographie), puis par Fl. Dupont et T. Éloi (*Les Jeux de Priape*, 1994). La traduction de L. Callebat, claire, précise et fluide, a été mûrement pesée. Tout au plus peut-on « chicaner » sur quelques choix de termes : 1,1 *(carminis) incompti*, « (vers) peu scolaires » (sans art, grossiers, cf. 3,10, *crassa Minerua*) ; 25,3 (et *passim*) *pathicae (puellae)*, les « horizontales » ; 52,7 *pensilibus*, les « pendantes » (l'expression *pensilibus peculiati* mériterait un commentaire en note) ; 77,9 *scindere podices*, « trancher le péteur ». La traduction est accompagnée d'un riche commentaire (249 pages de notes), qui intègre les acquis des commentaires antérieurs, en particulier celui de C. Goldberg (1992), et les études récentes, entre autres de V. Buchheit, M. Citroni, E.M. O'Connor, E. Plantade et D. Vallat. Il aide à décrypter le texte, qui est riche en allusions, énigmes, mots à double entente, parodie et intertextualité, et il tire sa richesse de la diversité de ses approches : ecdotique (cf. *supra*), littérature, religion, histoire, civilisation, archéologie, mais surtout linguistique et stylistique. L'auteur s'attache à évaluer, pour chaque pièce,

les conditions d'énonciation, qui se révèlent souvent ambiguës (qui est le locuteur ? à qui s'adresse-t-il ?), et les niveaux de langue, qui sont variés, mais qui relèvent d'une langue courante et correcte, d'une « esthétique, libérée, de la *simplicitas* » (p. XLI) : langage « commun », langage « familier », « niveau plus simple de langage, mais non sans élégance » (16,3), « langage familier expressif, mais non proprement vulgaire » (19,4). La phraséologie est celle du *sermo cotidianus* ou *familiaris*, et, à ce titre, elle présente de nombreuses analogies avec celle de la comédie latine ancienne. Une attention toute particulière est portée au lexique, ce qui donne lieu à de nombreuses rubriques lexicographiques retraçant l'histoire des mots, des *realia* et des concepts, et leur utilisation spécifique (leur « actualisation » sémantique) dans les *Priapées*.

En dehors des aspects métriques, codicologiques et linguistiques déjà évoqués, la riche introduction de quatre-vingts pages pose les différentes problématiques propres au recueil, et permet ainsi d'accéder de plain-pied à l'œuvre, qui a donné lieu à diverses spéculations et à des interprétations divergentes. Elle s'ouvre sur la figure atypique du dieu Priape, un *diuus minor*, sur ses représentations littéraires et iconographiques, ses différentes fonctions et son rôle dans la société romaine. Viennent ensuite les problématiques littéraires liées à la notion générique de « priapée », ainsi qu'à la structure et à la cohérence thématique du recueil, qui est organisé en cycles : cycle des dieux, des priapées votives, des exécrations, de la *lex Priapeia* (interdit, transgression, châtiment). Au vu du « caractère unitaire du tissu linguistique » et métrique, et de la « singularisation » de la figure du dieu (p. XXVII), les *Carmina Priapea* sont manifestement l'œuvre d'un rédacteur unique, que l'on ne peut pas identifier, mais qui résonne de nombreux échos avec les poètes latins, Catulle, Ovide et Martial en particulier. Peut-on dater la composition du recueil ?

La documentation bibliographique, fournie et à jour, d'un accès peu aisé entre le texte et le commentaire (p. 41-57), est organisée en cinq sections (« Histoire du texte » ; « Éditions modernes » ; « Critique textuelle » ; « Langue, métrique, poétique » ; « Études générales et commentaires »), sur la distribution et la cohérence desquelles on peut s'interroger, en particulier en ce qui concerne la dernière. Outre le fait qu'elle entraîne des doublons (ainsi de BUCHHEIT 1962, p. 41 et 51), cette répartition en rubriques rend difficile le fonctionnement du système de référence chronologique qui a été adopté dans l'Introduction et le Commentaire. Il faut parcourir les différentes sections de la bibliographie et feuilleter les pages successives pour trouver, par exemple, GOLDBERG 1992 (édition commentée des *Carmina Priapea*, p. 43 et 52-53) ou VALLAT 2008 (p. 50), sans parler de quelques erreurs ou discordances de dates, comme E. FUMAGALLI, « Girolamo Avanzi... », daté de 1958 (notes 217 et 219, p. LXVI) ou de 2004 (note 236, p. LXXXV, XCI, et bibliographie p. 41), ou G. KLOSS, « Kritisches und Exegetisssches... », qui fluctue entre 1988 (p. XCI) et 1998 (p. 45, voir aussi 1996, p. 124, note 16,7), et de références orphelines ou obscures. La bibliographie est à utiliser conjointement avec les informations contenues dans l'Introduction, où l'on trouvera par exemple la mention des commentaires anciens (p. LXXXV-LXXXVI) et des traductions (p. LXXXVII). Quelques imperfections formelles, qui peuvent gêner le lecteur, se rencontrent également dans l'Introduction, qui aurait nécessité une ultime relecture, afin d'harmoniser la présentation de certaines références (comme celles du codex *F*, le *Boldeianus Latinus*, p. LXV et LXX) et de réactualiser quelques renvois internes décalés de deux ou trois pages (p. LXXXV, note 235 ; p. 60, 1.1 ; p. 65, 2.3 etc.) ou de les paginer pour plus de facilité (notes 230, 233, 238 de l'Introduction). Ces quelques imperfections matérielles, aisément surmontables pour le lecteur, mais qui témoignent de la nécessité d'une relecture finale de l'ouvrage dans sa globalité,

ne sauraient en aucune manière ternir un travail d'édition, de traduction et de commentaire qui n'en demeure pas moins riche, soigné et de qualité, et qui permet à un public francophone d'avoir désormais accès à un texte atypique, longtemps confiné à un cercle restreint d'initiés, et de pouvoir en apprécier pleinement toutes les dimensions et les questionnements.

Frédérique Biville.

Histoire Auguste, t. III/2 : *Vie d'Alexandre Sévère*. Introd., texte et commentaire par C. Bertrand-Dagenbach, apparat critique établi par A. Molinier-Arbo et C. Bertand-Dagenbach (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2014, xcviii et 187 pages.

On se réjouira de voir avancer, lentement mais sûrement, l'édition critique de l'*Histoire Auguste* dans la CUF. Le but initial de cette édition, initiée par le regretté J.-P. Callu, était, rappelons-le, de fournir avant tout un inventaire des structures textuelles de l'*Histoire Auguste* et un apparat critique. L'intérêt d'une traduction lui semblait moindre, dans la mesure où les historiens français n'auraient pas le temps d'attendre la parution intégrale de la collection. La parution, en 1994, de l'édition remarquable d'A. Chastagnol dans la collection « Bouquins » (Paris, Robert Laffont) allait lui donner raison sur ce point. De la même manière, le commentaire historique ne lui paraissait pas primordial, du moment que « le cercle de Bonn atteint une exhaustivité incompatible avec les usages de la CUF » (J.-P. Callu, t. I/1, p. xciii-xciv). Ligne éditoriale qui n'a pas été forcément suivie par les auteurs des volumes ultérieurs, à tort ou à raison…

Vingt-deux ans après la parution du premier tome, voici donc le septième volume — *last but not least* — de la série des *Vies* (pour les volumes précédents, voir les recensions ou notes et discussions parues dans la *REL*, vol. 73, 75, 79, 80 et 90). Consacré à la *Vie d'Alexandre Sévère*, il devait primitivement résulter d'une collaboration entre O. Desbordes et C. Bertrand-Dagenbach. Il est en définitive l'œuvre quasi exclusive de C. Bertrand-Dagenbach, A. Molinier-Arbo ayant été uniquement associée à la rédaction de l'apparat critique.

La *Vie d'Alexandre Sévère*, la plus longue des *Vies* de l'*Histoire Auguste*, est bien connue de notre collègue puisqu'elle lui a consacré sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Liège en 1986 et publiée, après remaniement, en 1990 (*Alexandre Sévère et l'*Histoire Auguste, Bruxelles, Latomus). C. Bertrand-Dagenbach s'était alors efforcée de montrer que l'Alexandre Sévère de l'*Histoire Auguste* est une construction littéraire et que cette *Vie* n'est pas à prendre comme un témoignage sur Sévère Alexandre, mais comme un miroir du *bonus princeps* reflétant les idéaux de son auteur et l'idéologie d'une classe sociale. Le présent volume suit le même fil directeur dans son introduction et dans les notes.

De fait, l'introduction (p. vii-xci), qui doit beaucoup au livre de 1990 pour un certain nombre d'éléments, s'articule en quatre parties. La première est intitulée « Sur la date de composition et l'auteur de l'*Histoire Auguste* ». Soucieuse de ne pas produire un énième essai sur l'auteur et la date de l'ensemble du texte de l'*Histoire Auguste*, et, sans doute, de ne pas interférer dans la polémique qui oppose St. Ratti et Fr. Paschoud (voir *REL*, 90, 2012, p. 23-33), C. Bertrand-Dagenbach se borne à faire un bref état de la question sur les travaux récemment parus, de J.-P. Callu à M. Thompson, en passant par St. Ratti, Fr. Paschoud et A. Cameron, sans oublier M. A. Villacampa Rubio, étant entendu que cet état des lieux devrait permettre à celui qui le souhaite de se faire son opinion (p. viii). Elle prend néanmoins position

sur la *Vie d'Alexandre Sévère*, en conservant et affinant les position qu'elle avait prises auparavant (voir son ouvrage *Alexandre Sévère et l'*Histoire Auguste, p. 7) : « Le lecteur se trouve en présence d'une biographie écrite à Rome à la fin du règne de Théodose (379-395) ou dans les premières années du règne d'Honorius (395-423), dans un milieu sénatorial païen, par un auteur auquel il est impossible de donner un nom » (p. x). — La deuxième partie, dont le fil directeur est moins évident, a pour titre « Sévère Alexandre et Alexandre Sévère ». Dans un premier temps, C. Bertrand-Dagenbach souligne la distorsion qui existe entre, d'une part, le portrait de l'Alexandre Sévère, « bon » successeur du « méchant » Héliogabale, tel qu'il apparaît dans l'*Histoire Auguste*, et, d'autre part, le véritable Sévère Alexandre qui fut, semble-t-il, un jeune prince effacé. Elle en déduit que ce prince, dont le règne fut plus riche en années qu'en événements, a fourni à l'auteur une esquisse assez pâle pour qu'il pût y ajouter à sa guise les traits qui allaient en faire l'empereur modèle par excellence selon ses critères. On pourra rétorquer à C. Bertrand-Dagenbach, comme l'avait fait J.-P. Martin en son temps dans sa recension de l'ouvrage de 1990 (*AC*, 61, 1992, p. 613-615) que sa position hypercritique présente quelques aspects gênants : sans nier en effet que cette *Vie* doit présenter le modèle idéal du prince tel que les philosophes l'avaient construit, faut-il vraiment ôter aux traits d'Alexandre Sévère toute réalité ? Dans la mesure où les empereurs eux-mêmes cherchaient à calquer leur comportement sur le prince idéal, Alexandre Sévère n'a-t-il pas pu, lui aussi, vouloir être le prince parfait ? S'ensuit, sans que soit clairement mis en évidence le lien avec ce qui précède, un développement sur la place de la *Vie* au centre de l'*Histoire Auguste* et sur les conséquences qu'on a voulu en tirer quant à la composition de l'ensemble de l'œuvre ; là encore, C. Bertrand-Dagenbach reste extrêmement prudente. Cette deuxième partie s'achève par deux autres petits ensembles, l'un consacré à l'examen de la question posée par Fr. Paschoud et F. Mundt, à savoir « l'auteur de l'*Histoire Auguste* est-il un apostat ? », l'autre, qui reprend et complète le tableau élaboré par C. Bertrand-Dagenbach dans son ouvrage de 1990, donne les dates importantes de la vie et du règne de Sévère Alexandre. — La troisième partie, de loin la plus longue, a pour sujet « Les sources et procédés de composition de la *Vie d'Alexandre Sévère* ». Le premier chapitre est consacré aux sources, citées ou non : Marius Maximus, Ammien Marcellin, les abréviateurs latins et la chronique d'Eusèbe, les sources grecques — Dion Cassius, Hérodien, Dexippe, Julien et Zosime. Sans doute est-ce là la partie qui diffère le plus de la réflexion engagée par C. Bertrand-Dagenbach dans son livre de 1990 sur ce même sujet (p. 121-135) : sa pensée s'est incontestablement enrichie à la lecture des travaux parus depuis cette date. Le deuxième chapitre est en revanche moins novateur ; il reprend, selon les termes mêmes de son auteur « de manière abrégée les p. 39-76 de [s]on livre de 1990 » (n. 147, p. lxxiv) et porte sur les procédés de composition : recours à des anecdotes et *exempla*, intervention sous forme de commentaires et de sentences pour enrichir le récit événementiel. — Enfin, la quatrième et dernière partie de l'introduction fait le point sur la tradition manuscrite : manuscrits retenus pour cette édition, court développement sur l'ordre des cahiers et principes d'édition.

J'ai regretté pour ma part que, dans la partie consacrée à la tradition manuscrite, il n'y ait pas de paragraphe mentionnant les divergences du texte de la présente édition avec celle d'E. Hohl (Leipzig, Teubner, 1927 ; nouvelle édition avec *addenda* et *corrigenda* de Chr. Samberger et W. Seyfarth, 1965), à l'instar de qui a été fait pour d'autres volumes de l'*Histoire Auguste* (J.-P. Callu, t. I/1, p. 15-16, n. 30 ; St. Ratti, t. IV/2, p. lxxvi). Sauf erreur de ma part, j'en ai relevé quarante-six, impossibles à détecter sans avoir le texte d'E. Hohl sous les yeux, du moment qu'A. Molinier-Arbo et C. Bertrand-Dagenbach ne mentionnent pas systématiquement dans leur propre apparat les leçons ou *emendationes* retenues par l'édition Teubner. Cette

omission répond à l'intention, au demeurant fort louable et clairement affichée (p. XC), d'alléger l'apparat. Raison de plus pour justifier l'existence d'un tableau des divergences entre l'édition Teubner et celle de nos deux collègues. Dans tous les cas, une certaine harmonisation entre les différents volumes, sur le modèle initié par J.-P. CALLU, aurait été incontestablement la bienvenue dans le cas présent. J'émettrai le même regret à propos du *Conspectus*. On en jugera par un exemple : les corrections de *P* dues à Ioannes de Matociis et A. Manetti sont respectivement notées P^2 et P^s dans ce volume *vs* P^2 et P^5 dans les t. I/1 et III/1, et P^3 et P^5 dans le t. IV/2, Fr. PASCHOUD n'ayant pas cru bon, pour sa part, de distinguer les correcteurs récents de *P* dans les t. IV/3, V/1 et V/2, se limitant à un P^{corr} très général (par exemple t. V/1, p. 45).

S'agissant de l'établissement du texte, C. BERTRAND-DAGENBACH ne fait pas partie de ces éditeurs qui réécrivent les textes en substituant leur inspiration à celle de l'auteur. Elle suit, dans la mesure du possible, les leçons fournies par les manuscrits, avec une attention toute particulière portée à *P* et à ses nombreuses leçons (p. LXXXVIII). On signalera simplement qu'elle propose deux corrections de son crû : p. 8, *ad* IX, 6 : *ornabis te* nos : *ornauisti* ΠΠDedd. *ornasti* Σ *ornabis tibi* Helm ; et p. 46, *ad* LVI, 4 : *mille et octingenti* nos a Salmasio : *MDCCC* Salmasius *mille secum* Chv *mille set* D *mille sed* X ed.pr. etc.

L'apparat critique se veut clair. Sa présentation n'est cependant pas exempte de coquilles ou d'erreurs. C'est ainsi qu'il n'est pas toujours à la bonne page (exemples d'unités critiques mal placées : p. 4 : *iungeretur* etc. aurait dû être reporté à la p. 5 ; p. 21 : *mammaeae* etc. à la p. 20 ; p. 44 : *dilabitur* etc. à la p. 43) ; il arrive que le renvoi au paragraphe concerné par l'apparat soit manquant (exemple : p. 37 : la dernière unité critique de la page renvoie en fait au paragraphe 6 ; elle ne relève pas du même paragraphe que l'unité précédente, qui portait sur le paragraphe 4, comme la typographie le laisse supposer) ou encore, plus gênant, que l'apparat soit franchement illisible (exemple : p. 51 : de quel *aliis* s'agit-il ? de celui qui, dans le texte, précède s*emenstribus* ou de celui qui est situé devant *annuis* ? sans compter que, dans les deux cas, l'unité critique aurait dû figurer avant celle relative à *annuis* et non après). On pourra encore noter que le texte et l'apparat ne correspondent pas toujours (exemple : p. 11, *ad* XIII, 5 : *ambitu*, leçon adoptée dans le texte — à la suite sans doute de HOHL — *vs ambito* dans le lemme ; p. 40, *ad* XLIX, 1 : *patior*, leçon adoptée à juste titre dans le texte, *vs parior* dans l'apparat : coquille ?).

La traduction est caractérisée par un parti pris de fidélité qui fait que la traduction de C. BERTRAND-DAGENBACH est parfois plus proche du texte que celle d'A. CHASTAGNOL. Un exemple significatif de cette fidélité, parmi d'autres, en XI, 1 : *Intellego* (…) *me optinuisse quod uolui, et in acceptum refero…* est traduit par « Je comprends que j'ai obtenu ce que j'ai voulu et j'en fais mon bénéfice… » (C. BERTRAND-DAGENBACH) vs « Je me rends compte (…) que mes vœux se sont réalisés ; comme je vous en suis redevable… » (A. CHASTAGNOL). En revanche, en XV, 5, pourquoi diable avoir traduit *annona* par « approvisionnement » ? Quiconque est capable de lire l'*Histoire Auguste* est censé savoir ce qu'est l'annone…

Le commentaire occupe une place importante dans le volume (p. 57-180, sans compter les notes en bas de page). Les notes, qui offrent des élucidations de toutes sortes, qu'elles soient historiques, littéraires, qu'elles aient trait à l'établissement du texte ou à la langue, sont claires et bien étayées. On regrettera simplement une nouvelle fois que les normes éditoriales de la CUF aient pour conséquence un émiettement des notes, tantôt placées en bas de page, tantôt rejetées à la fin du volume. Pour ce qui est de l'*Histoire Auguste*, R. TURCAN l'avait déjà déploré dans le t. III/1 (p. VIII). La remarque vaut, hélas, pour l'ensemble des volumes parus dans la CUF.

Au total donc, un ouvrage qui ne dépare en rien la série des volumes de l'*Histoire Auguste* parus dans la CUF. L'introduction est utile et a le mérite de réactualiser l'ouvrage de C. Bertrand-Dagenbach paru en 1990. À mes yeux, l'intérêt de cette édition, par rapport à celle d'A. Chastagnol, réside cependant avant tout dans l'établissement du texte — en dépit des réserves émises plus haut à propos de l'apparat : il pourra être amendé dans une réédition ultérieure — et plus encore dans son commentaire, qui fait la richesse du volume. Reste à espérer que les tomes suivants de la série voient bientôt le jour.

Martine Chassignet.

Les arpenteurs romains, t. III : *Commentaire anonyme sur Frontin*. Texte établi et traduit par Jean-Yves Guillaumin (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2014, xlvii et 157 pages en partie doubles.

Le volume de la CUF dont nous rendons compte ici est d'une nature un peu particulière et exige donc une présentation détaillée. Il contient un texte anonyme ou plutôt deux parties d'un ensemble plus vaste, qui constituent un commentaire partiel au traité d'arpentage de l'illustre Frontin, le consulaire, l'auteur des *Aqueducs* et des *Stratagèmes*. Ce commentaire a été intégré dans une collection de textes gromatiques appelée « palatine » et constituée après 533, sans doute vers le milieu du vi^e^ siècle. Il est formé de trois éléments : deux commentaires consacrés l'un au chapitre I de Frontin, *De agrorum qualitate*, l'autre au chapitre II, *De controuersiis* — c'est le *commentum* proprement dit — et un album de dessins appelé *Diazographus*. En revanche, la tradition manuscrite ne contient pas le commentaire des chapitres III et IV de Frontin, qui traitent respectivement *De limitibus* et *De arte mensoria*.

L'auteur du *commentum* est inconnu et sa datation difficile ; divers indices suggèrent le vi^e^ siècle. Ce qui est sûr, c'est que c'était un intellectuel érudit, comme le montrent les nombreuses sources qu'il a utilisées, et qu'il était chrétien.

Ces préliminaires une fois posés, il convient de souligner le soin avec lequel Jean-Yves Guillaumin a établi les textes sur la base des trois manuscrits utilisables, ainsi que des deux éditions jusqu'alors fondamentales, celle de Lachmann et celle de Thulin. D'autres éditions imprimées, répertoriées dans le *conspectus siglorum*, sont aussi appelées en renfort, à l'occasion. Une des difficultés principales, que l'on connaît aussi dans l'édition de certains autres textes, était de choisir entre la correction — facile, puisqu'il suffit de se référer à Frontin — ou le maintien des erreurs du *commentum*.

Dans la présentation du texte, Jean-Yves Guillaumin a choisi d'imprimer en caractères gras les éléments du texte qui sont repris de Frontin et sur lesquels s'exerce la sagacité de l'auteur du *commentum*. Ce choix paraît tout à fait raisonnable ; il éclaire bien la méthode du commentateur anonyme. Mais l'éditeur a voulu appliquer la même règle à la traduction, ce qui paraît moins utile, d'autant plus qu'en pratiquant une lecture croisée des deux traductions, celle de Frontin et celle du *commentum*, on s'aperçoit que la numérotation des paragraphes n'est pas la même de l'une à l'autre.

L'éditeur intercale aussi dans le texte latin l'indication des changements de pages dans les éditions de Lachmann et de Thulin. En soi, ce n'est pas une nouveauté ; d'autres éditeurs ont adopté cette présentation, quand l'état de la tradition s'y prêtait. Mais la méthode adoptée ici aboutit, pour l'édition de Thulin, à des monstres typographiques, comme par exemple p. 2, *tre[p. 53 Th]centa* ou p. 3, *alti[p. 54 Th]tudinem*, ou encore p. 5, *nomi[p. 56 Th]nantur*. Il fallait, nous semble-t-il, rejeter

ces indications dans la marge, et signaler le changement de pages par un simple trait vertical (comme cela s'est fait ailleurs) : *tre*|*centa* (en marge : 53 Th.) ; *alti*|*tudinem* (en marge : 54 Th.) ; *nomi*|*nantur* (en marge : 56 Th.).

Le *commentum* est accompagné, comme il se doit, de notes abondantes, p. 49-117. On y traite de problèmes concernant l'établissement du texte, le vocabulaire de l'arpentage et la langue en général, mais aussi la doctrine professionnelle et même la culture générale de l'anonyme.

Il nous reste à parler du *Diazographus*. Il constitue un album de 23 images, soigneusement reproduites ici : 10 pour le texte du *De agrorum qualitate*, 13 pour celui du *De controuersiis*. Certaines sont apparentées à des illustrations figurant dans des manuscrits de Frontin et d'Hygin le Gromatique. Les figures du *Diazographus* et l'amorce de leur commentaire sont présentées en pagination double, le reste du commentaire étant rejeté aux p. 119-144. Le maniement de toutes ces parties de l'ouvrage n'est pas très commode, mais il était sans doute difficile de faire mieux.

Concluons. Le t. III des *Arpenteurs romains* n'est pas l'œuvre d'un chercheur isolé. Les noms de quatre collègues qui ont fourni leur collaboration sont mentionnés dans la page de titre, un cinquième s'y ajoute dans les remerciements (p. XLV). Ce sens du travail en équipe correspond à une tendance générale de la recherche actuelle. Pour avoir su fédérer toutes ces énergies et nous avoir offert un nouveau et savant volume d'*Agrimensores*, Jean-Yves GUILLAUMIN mérite notre gratitude et nos félicitations.

Hubert ZEHNACKER.

Abrégé de la Grammaire *de saint Augustin.* Texte établi, traduit et commenté par Guillaume BONNET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2013, LII et 96 pages (dont 49 doubles).

Même si l'auteur n'est pas expressément cité en tête de l'ouvrage (cela embarrassera les bibliographes), après les adjonctions du XX^e^ siècle (les vingt-neuf lettres découvertes et éditées par J. DIVJAK en 1981 [puis BA, 46 B en 1987] et les vingt-huit sermons publiés en 1996 sous la forme assez peu commode d'une collection d'articles reproduits en un livre par Fr. DOLBEAU), voici un nouvel apport à l'œuvre de saint Augustin, une grammaire abrégée qui n'avait plus été éditée depuis... 1861 (K. F. WEBER). L'histoire compliquée de cet écrit est brillamment narrée en tête de l'*Introduction*. On part de saint Augustin lui-même, dans les *Retractationes* (I, 6, BA 12, p. 297-298), à Milan, juste avant son baptême, un projet de *disciplinarum libri*, dérivé de Varron, réduit à des esquisses, sauf une *grammaire* (égarée) en un livre et, plus tard, une *Musique*, développée en six. On possédait aussi sous son nom des *Regulae*, rejetées par tous les augustiniens depuis les Mauristes (en dernier lieu L. MARTORELLI en 2011), à cause de leur médiocrité. Or il était fait mention d'une *ars* chez Cassiodore (*Instit.*, 2, 1, 1 ; p. 94, 13 M.). En éditant un texte court conservé au Vatican (Pal. lat. 1746) et retrouvé par F. ARÉVALO, le cardinal A. MAI, en 1852, ne doute pas d'avoir affaire au texte d'Augustin, signalé comme *Ars adbreuiata* dans un catalogue de Lorsch. Même avis chez E. MILLER en 1853, dans son compte rendu, qui ajoute le ms. BN latin 7520. Enfin, en 1861 K. F. WEBER éditait le texte conservé d'après des copies, augmentées d'un manuscrit de Bruxelles, en y voyant un abrégé ancien de la grammaire augustinienne. En 1868 (*GL* 5, p. 494-496), KEIL se limitait à trois pages et rejetait toute référence à Augustin, comme MARROU dans sa thèse, en 1938, qui qualifiait l'épitomateur et ses lecteurs de « cuistres » (p. 576).

Au contraire V. Law, en 1953, après un examen minutieux, retrouve des caractères augustiniens dans l'*Abrégé* (mais non dans les *Regulae*) et en catalogue méticuleusement six : la définition du pronom (cf. *De magistro*), l'articulation « grasse » des parfaits en *u* complets (*De dialectica*), l'équivoque des adverbes et des comparatifs en *-ius* (*ibid.*), l'interjection définie comme *motus animi (sermo Domini in monte)*, *inter* avec l'ablatif (*Doctr. christ.*), la désaspiration d'*homo* (*Conf.* 1, 18, 29). L'inventaire est confirmé et considérablement élargi par L. Martorelli, dans son mémoire de Turin (2012) et par G. Bonnet : ainsi la *deixis* caractérisée par le doigt, *armatus* adjectif, l'ablatif *animabus*, les genres de *infector*, l'adverbe *granditer*. Autres traits de doctrine, la flexion de *sum* (participe, gérondif), le solécisme avant le barbarisme, le subjonctif (avec *cum*) placé avant l'optatif (avec *utinam*) et dont l'imparfait est considéré comme présent (cf. notre « irréel »), le présent comme futur, les déponents avant les communs, mention des auteurs profanes (Cicéron, Virgile), outre les références chrétiennes. La griffe du lion est partout présente.

Finis les mépris de Keil et de Marrou. Du coup, en allant un peu plus loin, on peut s'interroger sur la substance de *ars breuiata*, l'*Abrégé*. Était-il possible d'écrire un traité détaillé, sous forme dialoguée, en *un* livre (le *De musica*, très postérieur, en a *six*) et comment abréger encore un canevas réduit à *un* livre ? Augustin lui-même renvoie aux six livres des *Disciplinae* limités aux *principia*, perdus, mais sans doute conservés par quelques usagers (cf. le *De dialectica*). On peut discuter sur le sens d'abrégé : adjectif (« court ») ou participe (« diminué en volume ») pour le placer soit au début, soit après une rédaction longue. Les *fratres*, dans leur *mediocritas* (Cassiodore écrit *propter simplicitatem fratrum breuiter*), avaient avant tout besoin des rudiments, non d'un dialogue en forme, avec une amplification spéculative *ad incorporalia* (ce qui est le cas du *De musica* en six livres). Si l'on s'en tient au témoignage de Cassiodore, saint Augustin s'est limité à notre *Abrégé*.

L'édition, complète (avec les *idiomata*) et revue sur les manuscrits, est particulièrement bienvenue, après cent cinquante ans d'oubli. L'apparat exhaustif lui assure une solidité inébranlable. Le texte est donc renouvelé. G. Bonnet, beau joueur, laisse à L. Martorelli les conjectures qu'il a publiées avant lui, même si les rencontres sont évidemment nombreuses ; en tout cas il en reste encore onze à son actif (le nom africain reconstitué de la figue sèche — *bdellium*, qui désigne un arbuste fournissant une gomme à mastiquer — me paraît hardi). Les notes, précises et décisives, justifient le texte et commentent sa doctrine grammaticale, souvent originale. Elles constituent une précieuse introduction à la grammaire ancienne, tout à l'honneur de l'évêque d'Hippone, et postulent une information extrêmement étendue, déjà mise à contribution dans l'édition exemplaire de Dosithée et dans sa participation aux recherches approfondies dirigées par M. Baratin dans son groupe *Ars Grammatica*.

La traduction n'est pas littérale, mais interprétative : *ars* est rendu par « grammaire », *latinitas* par « bon usage » (ajoutons que ce terme, attesté chez Diomède — d'après Varron — est rare chez les grammairiens — Isidore en connaît quatre emplois — et ignoré de Donat), *secundum* par « conforme ». L'avantage est de clarifier le texte, souvent elliptique. Citons encore *scrinium* « bureau », *promiscuus* « épicène » (cf. 13, *haec homo*). Les recherches sont facilitées par la division en paragraphes : ainsi 7 *maior horum* (souvent banalisé en *his*, chez saint Paul, 1 Cor. 13, 13 à propos de la supériorité de *caritas* par rapport aux deux autres vertus théologales), nullement comparable à la construction ordinaire du superlatif, mais représentant un génitif partitif (« parmi »). Témoignage capital.

L'apport novateur et essentiel de G. Bonnet apparaît en maint endroit de cet ouvrage d'une haute qualité. Dans le texte, on notera l'autonymie : 4 *Roma ... cum*

dicimus ; — la préposition *de* : 7 *unum de his tribus* ; — *ille* « il » (Virgile) culminatif comme en grec αὐτός ; — 8 *particula* ; — 9 *gradus* « degré » (cf. l'échelle) ; — 10 *Tullii* métonymique ; — 16 *nequam* (« aptote »*, inflexibilis*) ; — 17 *sponte* (« monoptote », *indeclinabilis*) ; — 19 *mittit* ; — 20 *propterea quia*, *adiunctiuus* « adjectif », cf. 85 *comparatio* ; — 21 *physema* « souffle, esprit » ; — 26 *neglegentes magistri* ; — 28 *tu*, *uos* (vocatif) ; — 30 *minus quam finitum* (*is*) ; — 32 *illuc* refusé (démonstratif éloigné) ; — 35, 36 *infinitum* / *indefinitae* (37 ?) ; — 39 *cuius* adj. (cf. Virg., esp. *cuyo*) ; 40 *meus* (voc. *mi* ?) ; — 46 *imperiti* ; — 48 *deponens* (par antiphrase, cf. *Mus.* 5, 3, 4) ; — 50 *curritur* (impersonnel, à la différence de *legitur*, cf. Quint.) ; — 51 *scribere* (aussi imparfait) ; — 53 *a prima* (56 *ad*) ; — 59 *participalem*, mais 61 et 81 *uerbialia* ; — 62 *declinatur* « se fléchit » ; — *species* « type » (« aspect » ?) ; — 68 *criminandus* (part. fut. passif) ; — 70 *memento* (impér. fut.) ; — 71 *notus* ; — 78 et 82 c*onnexiones* (cf. Varron et prédicabilité) ; — 96 *super*; — 99 *improprium = acyrologia* ; — 100 *displicina* (cf. Don., *GL* 4, 392, 20 = 654, 4 H.) ; — 103 *memor, casui*.

Sous un faible volume cette édition magistrale est très riche, le texte est renouvelé, et son exégèse, très sûre, répond aux nombreuses questions que se pose le lecteur. Justice est pleinement rendue à saint Augustin grammairien, dont l'*Abrégé*, destiné à des débutants, mais souvent original, est désormais accessible et bien mis en valeur. G. Bonnet a fait une nouvelle fois la démonstration de ses qualités dans tous les domaines : codicologie, édition, grammaire ancienne et analyse approfondie, dense et pourtant concise, d'un texte technique. La réussite est complète ; la publication exemplaire de cet ouvrage longtemps méconnu apporte beaucoup à l'étude de la grammaire latine et montre à l'œuvre saint Augustin pédagogue. S'attirer tout à la fois les suffrages des grammairiens et ceux des théologiens, oubliant pour une fois leur *odium*, tel est l'exploit réussi par Guillaume Bonnet dans cette contribution majeure.

Pierre Flobert.

Corpus Christianorum.

Joan Esteve, *The* Liber elegantiarum*. A Catalan-Latin Dictionary at the Crossroads of Fifteenth-Century European Culture*, edited by Lluís Bernat Polanco Roig (Collection « Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis », Series in-4°, « Lexica Latina Medii Aevi. Nouveau Recueil des Lexiques Latin-Français du Moyen Âge », n° 5) : Turnhout, Brepols, 2012, ccxiii et 441 pages.

Le *Liber elegantiarum*, composé par le notaire valencien Joan Esteve et publié à Venise en 1489, est une sorte de dictionnaire catalan-latin. Voici par exemple les trois premiers lemmes (il y en a 12 158 au total) : (1) « Ab major libertat. *Liberius* » ; (2) « Ab tota diligència. 1. *Omni diligentia*, 2. *Accurate*, 3. *Manibus pedibusque* » ; (3) « Abans de aquest temps. *Ante hac* ». Il est inutile de souligner son extraordinaire intérêt pour les spécialistes de la langue catalane et, plus généralement, pour les historiens des langues romanes : c'est le premier dictionnaire bilingue imprimé dont les entrées sont dans une langue romane (le dictionnaire castillan-latin de Nebrija, plus connu, date de 1495 environ).

Mais cet ouvrage devrait intéresser aussi de nombreux lecteurs de la *Revue des Études Latines*, car il offre un éclairage passionnant sur la période humaniste. On

apprend ainsi qu'à la fin du XV^e^ siècle, plusieurs livres en catalan furent imprimés par des éditeurs vénitiens, dont les réseaux s'étendaient à l'ensemble de l'Europe. En outre, le *Liber elegantiarum* s'inscrit dans une longue tradition lexicographique, grammaticale et rhétorique, qui remonte à l'Antiquité. Parmi les sources de J. Esteve on peut citer quelques auteurs antiques, comme Festus, Nonius Marcellus, Fulgence (*Expositio sermonum antiquorum*) et Isidore de Séville (presque toujours de manière indirecte), des textes médiévaux, comme l'*Elementarium* de Papias et le *Catholicon* de Jean Balbi, mais surtout des ouvrages de la Renaissance, comme les *Rudimenta* de N. Perotti, les *Elegantiae* de L. Valla, le *De differentiis uerborum* et les *Synonyma* de B. Facio, l'*Orthographia* de G. Tortelli, les *Epistolae* de F. Filelfo, le *Nouum epistolarium* de G. M. Filelfo (fils du précédent), les *Sententiarum uariationes* de F. Fieschi et le *De compositione* de G. Barzizza (ou les *Rhetoricae artis praecepta* attribués à E. S. Piccolomini, qui en sont dérivés). On peut y ajouter des textes plus littéraires, comme la traduction latine de Lysias par F. Filelfo, les *Facetiae* du Pogge, l'*Obsidionis Rhodiae urbis descriptio* de G. Caoursin, le *De honesta uoluptate et ualetudine* de Platina, la *De duobus amantibus historia* d'E. S. Piccolomini et la *De origine inter Gallos ac Britannos belli historia* de B. Facio.

L'éditeur du texte, L. B. Polanco Roig, décrit aussi avec précision les méthodes lexicographiques de J. Esteve, en les comparant toujours avec celles de son époque pour éviter tout anachronisme : par exemple, pour l'ordre alphabétique des lemmes, il était normal de tenir compte seulement des deux premières lettres. Le latin a une place prédominante : comme J. Esteve le dit dans sa préface, le catalan est là seulement pour aider le lecteur à trouver le mot latin adéquat. Une autre caractéristique majeure du *Liber elegantiarum* vient de son contenu très hétérogène : il a la forme d'un dictionnaire bilingue, mais il emprunte aussi à des genres très divers, comme les manuels de rhétorique et de grammaire, les recueils de synonymes et de différences, et il comporte même, pour certains lemmes, des *excursus* de type encyclopédique. Peut-être ce caractère hybride explique-t-il le faible succès de l'ouvrage, qui a été édité une seule fois à date ancienne.

Le livre recensé ici est la première édition critique du *Liber elegantiarum*. Quand on est habitué aux éditions critiques fondées sur des manuscrits médiévaux, on a parfois le préjugé que l'édition d'un texte imprimé, surtout quand il a été imprimé une seule fois, n'est qu'un travail de transcription, se limitant à la correction de quelques coquilles évidentes et à la mise aux normes actuelles. Or il n'en est rien : il s'agit d'un vrai travail ecdotique. La difficulté, dans ce cas, vient du caractère manifestement corrompu de l'incunable de 1489 et de l'absence de tout autre moyen de contrôler le texte. L'éditeur doit donc essayer de le corriger en se fondant à la fois sur des critères « internes » (la cohérence sémantique ou morpho-syntaxique, l'*usus scribendi* de l'auteur) et des critères « externes » (la comparaison avec les sources). Mais il doit aussi rester prudent dans ses corrections : le texte de J. Esteve est hétérogène, et il ne doit pas non plus être perçu comme une simple transcription de ses sources. Les choix de L. B. Polanco Roig m'ont paru tout à fait convaincants.

Voici donc un excellent ouvrage, qui intéressera aussi bien les spécialistes de la lexicographie que ceux de l'humanisme.

Jacques Elfassi.

Vetus Latina

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson, t. 11/2, *Sirach (Ecclesiasticus)* pars altera, edited by Anthony J. Forte, fascicule 1 : *Sir 25,1 – 28,24* : Freiburg, Herder, 2014, p. 1-80.

En 2005, l'édition du Siracide dans la *Vetus Latina*, par les soins de Walter Thiele, s'était interrompue après le chapitre 24 de ce livre deutérocanonique, en raison de l'âge de l'éditeur. Après une pause de quelques années, la tâche est désormais assumée par Anthony J. Forte. Il s'efforcera, nous dit Roger Gryson dans un Avant-propos, de mener l'entreprise à un rythme suffisamment soutenu ; et, pour que ce soit soutenable, il s'en tiendra à l'établissement des faits, sans s'engager dans un commentaire exhaustif des problèmes, comme le faisait souvent son prédécesseur, de manière d'ailleurs fort pertinente.

Signalons une difficulté qu'on rencontrera constamment lors de la consultation : la numérotation des versets du texte latin est celle de la Vulgate. Presque partout celle-ci est en avance d'une unité ou plus (jusqu'à 4 dans ce fascicule) sur celle du texte grec de la Septante. Or c'est cette dernière qu'adoptent nos Bibles récentes en français, traduites sur l'original grec, et les notes et index des éditions récentes des auteurs anciens. Heureusement, la numérotation du grec est présente à chaque page avec le texte grec courant. Il suffit d'être averti.

Une autre gêne peut venir de la mise en page. J'ai voulu vérifier une citation de Si 25, 12 par Cyprien. Elle est bien là, avec toutes les variantes des manuscrits selon l'édition du *CCSL*, la précision est sans reproche, comme d'ailleurs dans les autres références au même écrivain. Mais, alors que le verset est reproduit p. 14 et 15 du fascicule, les citations correspondantes des auteurs se trouvent p. 10 et 12 (elles s'interrompent p. 11). L'apparat des manuscrits bibliques paraît avoir été plus exactement réparti. Que le texte biblique suive ou précède d'une ou plusieurs pages les citations, de tels décalages se retrouvent à d'autres endroits.

Ces petites gênes surmontées, on dispose d'un instrument de recherche toujours aussi minutieusement préparé, et indispensable pour l'étude des textes bibliques et des auteurs chrétiens.

Michel Poirier.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Roger Gryson, t. 17 : *Euangelium secundum Marcum*, edidit Jean-Claude Haelewyck, fascicule 3 : *Mc 1,44 – 4,15* : Freiburg, Herder, 2014, p. 161-240.

Nous avions l'an dernier présenté les deux premiers fascicules de l'évangile selon Marc, comprenant l'introduction et le traitement des premiers versets (voir *REL*, 91, 2013, p. 278-279). L'entreprise semble se poursuivre sur un bon rythme, puisque voici, une année plus tard, le troisième fascicule.

Pour chaque verset, on trouve, du haut en bas de la page, d'abord les différentes formes du texte grec, puis celles du texte des vieilles latines ventilées entre les quatre types de texte : africain ancien (**K**), africain récent (**C**), européen (**D**) et européen-italien (**I**), puis le texte de la Vulgate (**V**) ; en-dessous un apparat critique donnant l'origine des variantes ; en-dessous enfin le texte intégral du verset dans les

témoins, manuscrits de Marc ou citations chez les auteurs, avec, pour ces dernières, la mention des variantes d'après l'apparat des éditions critiques consultées. Les allusions ne reprenant que quelques mots épars du verset ne sont évidemment pas prises en compte, mais on n'omet pas de noter celles qui transposent le texte de manière simple, par exemple quand une parole du Christ, au style direct chez Marc, est présentée chez un auteur en forme indirecte : « Le Seigneur a dit que… ».

À la p. 221, dans la citation de la *Lettre* 16 de Cyprien, la leçon *dimittentur* doit être attribuée à la main Z^1, et non Z'. Si minutieux et exemplaire que soit le travail — et il l'est ici — on réussira toujours, si l'on y tient, à dénicher ce genre de minuscule poussière.

Michel Poirier.

Éditions diverses

Orazio Portuese, *Il Carme 67 di Catullo. Introduzione, edizone critica, traduzione e commento* (Collection « Quaderni di *Paideia* ») : Cesena, Stilgraf, 2013, 417 pages.

Avec ses quarante-huit vers, le poème 67 de Catulle, dans lequel la porte d'une *domus* de Vérone raconte à un interlocuteur anonyme les turpitudes de la maîtresse de maison, n'est certes pas le plus long, mais c'est un concentré de problèmes éditoriaux particulièrement épais : problème de délimitation (les v. 1-2 sont-ils vraiment l'incipit de ce poème, ou la conclusion du précédent, auquel il apparaît attaché dans une bonne partie de la tradition manuscrite ?), problèmes d'établissement de texte (principalement aux v. 5, 12, 28 et 32), problème de clarification de la situation familiale qui sous-tend la narration, problèmes d'allusions à des personnages sans doute réels mais dont le statut n'est pas toujours très clair et qui sont devenus pour nous des inconnus. Bref, les 417 pages d'enquête minutieuse qu'O. Portuese consacre à ce poème, que l'humaniste Adrien Turnèbe jugeait aussi obscur et ténébreux que les oracles de la Sibylle, ne sont pas de trop pour faire le tour de toutes ces énigmes. Et, de fait, le lecteur ressort la plupart du temps convaincu de ses discussions soigneusement argumentées (l'auteur prend la peine de discuter méthodiquement toutes les hypothèses de ses prédécesseurs, tant pour l'établissement du texte que pour son interprétation), toujours prudentes et rigoureuses. Prudence et rigueur sont bien, en effet, les deux caractéristiques de cette étude. Rigueur tout d'abord : O. Portuese a collationné tous les manuscrits et fournit, en amont et en aval de son commentaire, un long exposé sur la tradition manuscrite (p. 63-98) ainsi qu'un tableau complet des variantes et conjectures (p. 321-376). À cela s'ajoutent une bibliographie très étoffée (p. 13-62), un index analytique, un index des chercheurs cités, et un *index locorum* : absolument rien ne manque !

Les discussions menées dans le détail du commentaire sont en outre systématiquement étayées de toute une série de parallèles (que l'auteur cite le plus souvent *in extenso*, selon la pratique fréquente des commentateurs italiens). Prudence ensuite : O. Portuese déroge à l'habitude éditoriale en repoussant sa propre traduction après le texte et le commentaire, de sorte que ses choix de traduction paraissent préalablement justifiés par ce dernier ; il préfère garder entre *cruces* le texte problématique des manuscrits là où ses propositions personnelles impliquent une remaniement important (v. 12), ou quand aucune émendation ne paraît satisfaisante une fois passée au crible de la critique (comme pour l'énigmatique *chinea* du v. 32, pour